

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Noël SCHARLL

Chronique Littéraire : Littérature  
et Apologétique. Etude historique  
de la littérature fribourgeoise, de  
M. L'abbé Brülhart

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 21-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Chronique Littéraire

## Littérature et Apologétique

Il ne sera pas hors du nouveau cadre de cette Revue de parler du récent ouvrage de M. l'abbé Brülhart : « *Etude historique de la littérature fribourgeoise* » (\*). Et pourquoi n'avouerais-je pas que c'est à dessein que j'ai écrit en sous-titre ce mot d'Apologétique ? C'est que vraiment ce livre est une apologétique, et sur un

(\*) Imprimerie St-Paul. Fribourg. 3.50.

terrain où nous, catholiques de la Suisse romande, nous sommes attaqués le plus sournoisement et ignorés de la façon la plus déconcertante. Que de fois, en effet, ne nous a-t-on pas laissé entendre, ou déclaré ouvertement, que notre bagage littéraire est nul. En tout cas, il est considéré comme non avenu ; et, afin que l'attaque soit plus sensible, on s'empresse de découvrir, d'exagérer le tableau flatteur de l'heureuse influence exercée par la Réformation. Il y a quatre ans environ on pouvait lire encore une semblable accusation répétée dans un ouvrage dont la haute tenue littéraire et artistique était capable d'en imposer d'autant à la masse des gens insuffisamment renseignés.

L'œuvre de M. l'abbé Brülhart est une réfutation par les faits.

Et d'abord — l'auteur le fait remarquer dans une très intéressante préface — il ne faut pas oublier : « 1°, que les novateurs du XVI<sup>me</sup> siècle n'ont pas puisé ailleurs que dans le catholicisme leur science et leur érudition; 2°, que la Réformation ne fit que retarder pendant plus d'un siècle, comme nous le démontre l'histoire, l'élan qui se dessinait dans la seconde partie du XV<sup>me</sup> siècle et au commencement du XVI<sup>me</sup>, en faveur des sciences et des arts, de la peinture, de l'architecture et même de la culture littéraire; 3°, que ce n'est pas à la Réformation que les villes de Genève et de Lausanne doivent d'avoir eu un plus grand développement littéraire que Sion et Fribourg, mais bien à leur plus grande population et à leur position de villes frontières où les gens de lettres se rendent de préférence. »

Ajoutons cette considération, digne d'être remarquée, que Lausanne et Genève doivent leur importance à ce fait qu'elles furent choisies pour être sièges épiscopaux. L'histoire nous démontre abondamment que les Evêques

et leurs moines, non contents de défricher les terres, de civiliser et christianiser les peuples, se firent les inspireurs et les protecteurs des arts et des lettres. (\*) Le seul mérite de la Réformation, en cette affaire, fut d'arriver au moment où les efforts de plusieurs siècles allaient être couronnés de succès, et de recueillir la moisson que d'autres avaient préparée. La vigueur du mouvement artistique et littéraire dont nous parlons doit se mesurer à la résistance invincible qu'il opposa aux violences que les propagateurs de la nouvelle doctrine dirigeaient, en particulier à Lausanne et à Genève, contre toute vraie indépendance de l'esprit humain. N'avaient droit de parler ou d'écrire que ceux qui parlaient et écrivaient en faveur de la Réforme. On sait du reste quelle était la tenue littéraire de ces écrits violents.

Rien de moins digne de la liberté littéraire et scientifique que la manière dont s'établit la doctrine du libre examen. Il suffit de parcourir un manuel d'histoire pour s'en convaincre.

Revenons à notre livre. Aussi bien, sans vouloir faire ici de la polémique, il convenait de noter soit les injustes insinuations d'écrivains mal informés, soit le côté apologétique qu'un tel état d'esprit donne à l'œuvre dont nous parlons.

Du reste, à le parcourir, nous verrons que nous ne sommes pas si pauvres qu'on veut bien le laisser croire et qu'il suffirait, pour s'en convaincre, d'étudier sans préjugés toute notre littérature. Ils sont fort nombreux, dans le canton de Fribourg — le seul dont nous ayons à nous occuper maintenant, — les hommes

(\*) Certains esprits seraient peut-être étonnés d'apprendre que Lausanne possédait, vers 1350 une école de droit civil et ecclésiastique dont les chanoines du Chapitre étaient les professeurs.

V. Dupraz, la cathédrale de Lausanne p. 322

qui ont tenu une plume utile et agréable, qui ont fait entendre une parole chaude et saisissante.

Nous ne voulons pas prendre prétexte de résumer l'ouvrage dont nous parlons, pour faire une aride nomenclature de tous ces orateurs. Cependant nous voulons faire le dessein de ce mouvement littéraire tel qu'il apparaît à la lecture du livre de M. l'abbé Brühlhart.

Le moyen-âge offre peu de facilité au développement littéraire. Au XII<sup>me</sup> siècle, Fribourg n'est qu'un petit bourg dont les habitants ont défriché les ravins de la Sarine. Quand Berchtold IV l'a faite *ville libre*, la cité s'agrandit; mais, on le conçoit, tout le travail est matériel; il fallait défricher, construire et guerroyer; il restait fort peu de place pour les lettres. Aussi ces dernières, avec les sciences et les arts, se réfugièrent-elles dans les couvents, où les moines et le clergé en furent les premiers propagateurs. Il faut croire qu'ils surent s'en servir adroitement, puisque l'un d'eux, le moine Guillaume d'Hauterive, put faire retentir jusque sur les bords du Rhin et du Danube les échos de sa « célèbre éloquence ». Ceci se passait au XIII<sup>me</sup> siècle.

Le XV<sup>me</sup> siècle est plus fécond; il se produit un renouveau industriel et artistique. Encore une fois, la ville élargit ses murs; les corporations de métiers prospèrent, et multiplient les œuvres d'art; quelques bourgeois nous laissent des chroniques intéressantes auxquelles ils ajoutent parfois des vers naïfs; mais ce sont encore les moines qui font le meilleur travail en nous laissant d'importantes collections de remarquables manuscrits.

Au XVI<sup>me</sup> siècle, l'attaque des hérétiques menace d'ébranler la foi; les religieux redoublent de zèle et d'activité; ils composent des traités de défense catholique,

et, comme St-Paul, vont attaquer l'erreur dans ses centres, à Berne, à Soleure, à Genève ; mais cette époque est encore plus féconde pour les sciences et les arts que le célèbre avoyer Pierre Falk protège avec intelligence et générosité. Il y a là des figures fort intéressantes parmi lesquelles il faut citer le moine Augustin Conrad Freyer, le P. Canisius et François Guillemau qui mérita d'être appelé le « Salluste helvétique. »

L'Imprimerie n'exerça son influence à Fribourg que vers la fin du XVII<sup>me</sup> siècle. C'est qu'elle était l'arme de guerre des hérétiques, et l'on craignit qu'elle ne servit qu'à propager les fausses doctrines. Force fut cependant de reconnaître sa puissance comme moyen de défense. C'est dire que si le XVII<sup>me</sup> siècle fut peu fécond, le XVIII<sup>me</sup> sut bénéficier de la nouvelle invention. C'est le siècle des chroniqueurs et des historiens. Seul le bon Père chartreux Dom Hermann sacrifia aux muses ; mais ses inventions valurent mieux que ses vers. A dire vrai, il ne fut pas seul : l'amour de la liberté fit commettre à l'avocat Castella quelques vers politiques. Pauvre vers ! Dame Liberté fut piètrement servie :

C'est en vain d'Apollon qu'implorant la faveur  
Je voudrais, de mes vers, corriger la fadeur ;  
Je sens avec regret malgré ce que je fasse  
Qu'ils sont désavoués de l'érudit Parnasse

Ce sont, je crois, les meilleurs qu'il ait écrits !

On en fit de meilleurs au XIX<sup>me</sup> siècle. Celui-ci, c'est le siècle fécond ; c'est le *réveil*. On rimaille un peu partout ; on joue à la poésie dans les salons de d'Affy et des émigrés ; les écoliers riment en l'honneur des hommes célèbres ; la rue retentit des échos de la chanson du jour ; le P. Girard lui-même versifie des cantiques à l'usage des enfants des écoles ; enfin

un haut magistrat, Hubert Charles, donne des conseils littéraires en des vers qui ne valent pas, sans doute, ses délicieuses « Courses dans la Gruyère », mais qui ont leur saveur aussi. Ce qui vaut mieux encore c'est qu'il se fit le Mécène des écrivains *de l'Emulation*, revue née sous son patronage.

Mais cette « Emulation » tomba en 1844. Elle ressuscita en 1852 pour accueillir les œuvres intéressantes et vraiment littéraires de Daguët, Glasson, Bornet, Majeux, Sciorberet, et Bussard, l'auteur de notre hymne national fribourgeois. N'oublions pas de citer le nom d'Etienne Eggis, « le plus original et le plus fantaisiste de nos poètes fribourgeois » ainsi que celui du poète aveugle : Ignace Baron. Un souvenir aussi au P. Stanislas Comte, mort dans l'acte même du dévouement le plus admirable. Il faudrait citer encore beaucoup de noms pour donner une idée exacte de cette époque. Il y a des historiens, des pédagogues, des romanciers, des journalistes, des juristes, des théologiens... mais nous avons dit que nous ne voulions pas faire qu'une simple énumération. Telle est, à peu près, l'histoire de notre activité littéraire.

On le voit, le travail de M. l'abbé Brülhart est un grand effort. Son livre est un de ceux qu'il faudra nécessairement consulter pour parler de notre littérature fribourgeoise. Espérons qu'on le consultera beaucoup, que quelqu'un se plaira à étudier plus en détail l'une ou l'autre de ces intéressantes figures.

Mais l'auteur de « L'Histoire de la littérature fribourgeoise », quoiqu'il en ait dit dans sa préface, n'a pas fait qu'œuvre d'histoire ; il a fait souvent œuvre de critique discret mais bien informé. Cela ajoute au plaisir qu'on a de le lire. En un mot, il a su caractériser un auteur ou son ouvrage, et nous en faire découvrir la valeur. C'est une qualité que n'ont pas tous les critiques...

Cependant, une de ses appréciations nous a fait un peu mal au cœur ! Pourquoi l'auteur s'est-il laissé aller au plaisir de mener une charge contre le patois ? Hubert Charles, quand il jugea bon de réprimander Bornet de son audace, reçut de Daguet une réponse que je veux citer en partie pour votre plaisir et le mien : « Votre français est beau, superbe. Il monte un admirable coursier, fringant, bien peigné, chevaleresque, haut panaché, piaffant, à voir. Mais votre petit patois simplet, qui va pédestrement le sentier du village, s'assied sous l'étable avec les malins vieillards et les rieuses jeunes filles, monte en sifflant avec le pâtre les flancs sinueux des collines boisées, et chante un *liauba* triste et doux qui fait mourir d'amour. Votre français n'a fait mourir personne ! »

Quoiqu'il en soit de la question du patois le livre de M. l'abbé Brülhart est une bonne et belle œuvre dont, les catholiques de la Suisse romande lui seront reconnaissants.

NOËL SCHARLL